

Lors d'une table ronde à l'Institut de recherche pour le développement, le 14 mars 2002, Gérard Winter, ancien président de l'Inter-Réseaux, a présenté les principaux points abordés dans son livre, « L'Impatience des pauvres », paru chez PUF en janvier 2002.

# L'Impatience des pauvres

Cet essai récapitule mes quarante années d'expérience collective en développement dans des lieux et des institutions variées. Mais ce n'est pas tant un regard en arrière que la projection d'un avenir souhaitable et possible.

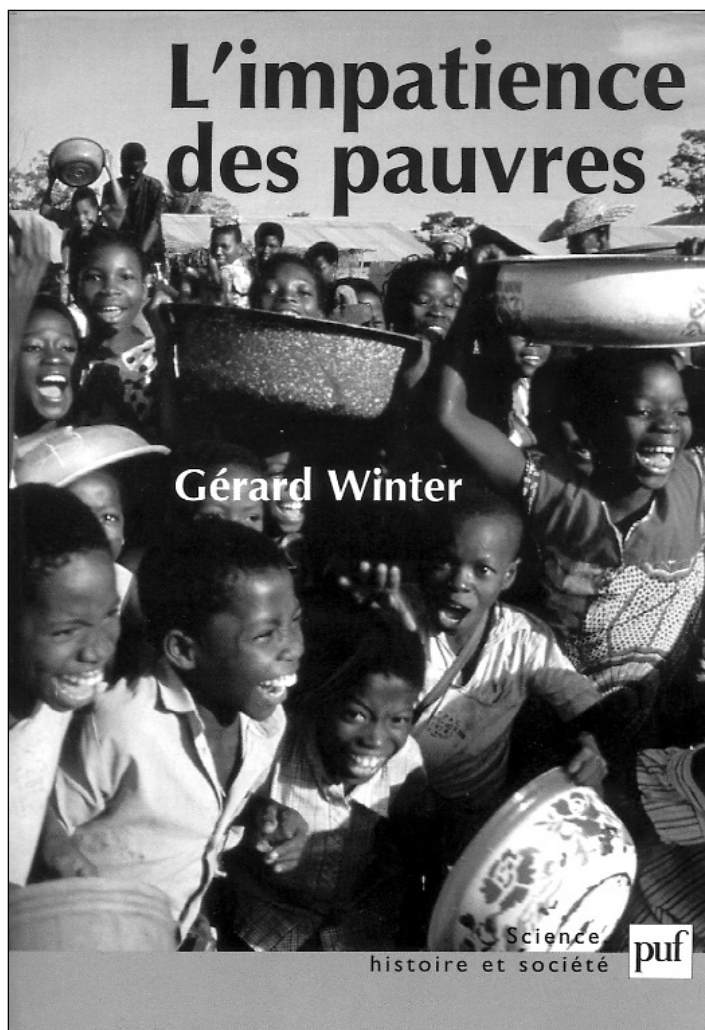
J'ai achevé l'écriture principale de ce livre il y a presque un an, et depuis lors je suis frappé de constater à quel point il rencontre et peut éclairer certaines des questions majeures de l'actualité.

## Je soutiens en effet :

- Que le Nord – c'est-à-dire les puissants de ce monde – ne sait pas considérer, sinon de haut, le Sud – les faibles et les pauvres – où qu'ils soient.
- Que le Nord ne peut rester sans risques majeurs la citadelle du développement (et il en est de même pour les États-Unis depuis le 11 septembre 2001).

## Je soutiens aussi :

- Que la lutte contre la pauvreté se mène d'abord par les pauvres eux-mêmes dans leur formidable mouvement d'organisation et de contestation de l'ordre local et mondial.
- Que les pays en développement reviennent sur le devant de la scène dans les négociations internationales et à travers l'irruption du concept de « biens publics globaux », en raison



du renforcement rapide des multiples interdépendances planétaires.

## Je soutiens enfin :

- Que les innovations scientifiques nécessaires à la sécurité alimentaire, à la lutte contre les principales pandémies et à la préservation de l'environnement ne peuvent être seulement mises au point par les technosciences du Nord.

Chemin faisant, je m'inscris, je crois, dans une dynamique d'avenir porteuse d'espoir, et bien plus que je ne le pensais quand j'ai conçu le projet de cet essai.

## Pourquoi donc, à l'origine, ai-je voulu écrire ce livre ?

D'abord parce que certains d'entre vous m'y ont poussé. Ils estimaient qu'il fallait rendre compte d'une expérience de développement quelque peu en marge des sentiers battus. Il fallait, selon eux, faire connaître les travaux, trop souvent ➤

➤ méconnus et menacés d'oubli, de nombreux chercheurs et d'experts francophones auxquels j'avais pu participer.

Si j'ai cédé à ces amicales pressions, c'est parce que j'étais irrité et scandalisé par les jugements sommaires et implacables prévalant à l'encontre des pays les plus pauvres et, en particulier, de l'Afrique subsaharienne. Mon expérience contredisait à certains égards ce pessimisme ambiant, souvent superficiel et mortifère. Je ne nie pas évidemment la misère, les échecs, les pandémies, les guerres, les dictatures qui font la une des médias et l'objet de la plupart des analyses. Mais il y a, trop rarement mis en évidence, des signes d'espoir dans des évolutions souterraines à longue portée. Comme s'intitule un ouvrage récent d'Enda : *Une Afrique s'invente*. J'ai voulu pointer le regard sur ces signes d'espoir et d'innovation.

Enfin, au fur et à mesure que je me lançais dans l'écriture, j'avais du mal à intégrer en un ensemble intellectuellement et politiquement cohérent ce que j'avais appris dans les registres des méthodes d'observation, des stratégies de développement et des politiques scientifiques. D'où une exigence personnelle de synthèse qui me prit du temps.

En fin de compte, j'ai voulu m'adresser à l'honnête homme (le non-spécialiste, le citoyen de bonne volonté) de notre époque, de notre pays, pour éclairer son jugement sur les enjeux, les acquis, les questions, les espoirs de cette recherche du développement qui fut l'aiguillon permanent de mon itinéraire.

Cet objectif de vulgarisation m'a interdit les polémiques et dénonciations tranchantes qu'adorent spécialistes et idéologues. Il m'a conduit à ne pas « afficher » trop nettement les prises de position politiques et militantes sous-jacentes à ces analyses.

### Vous avez déjà deviné que cet essai comporte trois parties

La première est de méthode : nous perdons de vue le développement, ses dynamiques par-delà ses contraintes, dès lors que nous ignorons leur enracinement dans l'histoire, leur complexité, leur diversité et leur globalité. Nous avons du mal à adopter une perspective à long terme, à intégrer les luttes sociales et politiques aux lois de l'économie, à connecter le local et le global (le micro et le macro comme disent les spécialistes). Question de méthode mais aussi d'éthique qui ont des conséquences considérables sur les politiques de développement suivies.

La seconde partie essaie de dessiner une nouvelle voie de développement appelée à surmonter les échecs ou les limites des politiques dirigistes puis libérales qui se sont partagé les

quarante dernières années. Politiques inversées mais toujours imposées d'en haut, de l'extérieur, malvoyantes et malentendantes, chargées de trop d'exclusions.

Cette nouvelle voie de développement, inscrite en filigrane dans les évolutions en cours, je l'ai appelée « la voie du développement solidaire ». Elle donne voix au chapitre aux populations concernées. Elle part d'en bas, de l'impatience et des luttes des pauvres, d'acteurs sociaux organisés mais sous régulation et arbitrage d'un État réhabilité, promoteur de politiques d'intérêt public concertées. Adopter une telle perspective implique une profonde rénovation des objectifs et des méthodes de l'Aide publique au développement.

La troisième partie s'attaque à un préjugé tenace et massif : les pays en développement seraient dans l'incapacité de promouvoir une recherche scientifique propre, adaptée à leurs besoins spécifiques. Ils n'auraient d'autre choix que d'appliquer les résultats de la science du Nord, en fait peu soucieuse des problèmes de développement.

Ce partage de la science implique aussi une profonde rénovation de la coopération scientifique internationale et la restauration d'une certaine éthique de la science dominante.

Ces trois perspectives ne peuvent être dissociées, car manières de voir, de comprendre et d'agir vont de pair, car théories, stratégies de développement et innovations se fécondent mutuellement.

Pour analyser ces connexions, pour sortir de l'enfermement, j'utilise un mot qui revient comme un leitmotiv tout au long de l'essai. C'est le mot « passage ». Passage réciproque entre court et long terme, entre global et local, entre l'économique, le social et le politique. Ces passages sont de fortes exigences pour des stratégies de développement et de coopération plus réalistes, plus efficaces et plus justes.

L'humanité dans son ensemble, Nord et Sud intimement mêlés, affronte désormais une triple crise : intellectuelle, politique et éthique. Les mouvements de contestation de la mondialisation libérale traduisent et veulent surmonter cette crise. Les grandes négociations internationales cristallisent les affrontements correspondants, qui débordent de toutes parts les anciens clivages Nord-Sud et la sphère de l'économie.

Je suis convaincu que, pour sortir de cette crise, on ne pourra pas longtemps faire l'impasse sur les identités, les volontés et les innovations des populations en marge du développement, ni, par conséquent, sur les principes et les propositions évoqués dans cet essai. Même s'il faudra y contraindre les puissants de ce monde à force de conflits portés par des mouvements populaires et militants, et par de nouvelles alliances politiques. ■

G. W.